

23. La prière comme mission

Quand on regarde la structure de l'Office divin telle que saint Benoît la recommande, on se rend compte que la supplication litanique du *Kyrie eleison* était la conclusion de toutes les Heures : des Vigiles (RB 9,10-11); des Laudes (12,4 e 13,11); de Prime (17,4), Tierce, Sexte e None (17,5); des Complies (17,10). Les vêpres aussi se terminent par le *Kyrie eleison*, mais ce dernier est suivi du Notre Père (17,8). A la fin du chapitre 13, après avoir dit que l'Office des Laudes se termine par la prière litanique, saint Benoît se corrige et écrit qu'à la fin des Laudes et des Vêpres on doit toujours prier le Notre Père. C'est comme si pour lui, le Notre Père et le *Kyrie eleison* se confondaient. Et de fait, ils expriment la même demande de miséricorde.

En tout cas il est évident que pour saint Benoît, si la supplication du *Kyrie eleison* termine les Offices priés au chœur, ce n'est pas tant pour clore notre prière mais pour la prolonger, pour que nous quittions l'Office et l'église comme les pauvres de l'Évangile qui continuaient à suivre Jésus en implorant sa miséricorde pour eux-mêmes et pour tous.

Au chapitre 17 de la Règle sur le nombre des psaumes et la structure des différentes Heures de la prière commune, saint Benoît parle quatre fois de la fin de l'Office en utilisant une expression qui ressemble au renvoi de l'assemblée à la fin de la Messe selon le rite romain : « *Ite missa est* ». C'est une formule difficile à traduire et son origine et son histoire ne sont pas très claires. Mais, en général, on l'interprète comme renvoi qui envoie, qui envoie en mission, qui envoie de l'Eucharistie vers le monde en attente de la communion avec le Christ. Cette idée me semble aussi présente dans le sens que saint Benoît donne à cette expression au chapitre 17 – « *missas* », « *missae sunt* », « *fiant missae* ».

La prière commune doit donc se terminer, se compléter, elle atteint sa plénitude (« *completum est* », RB 12,4 ; 13,11) dans la forme d'un envoi en mission. Le congé de la prière de l'Office est un envoi en mission. Mais, comme nous l'avons vu, pour saint Benoît la fin de l'Office coïncide avec la répétition de la supplication qui demande la miséricorde du Seigneur, le *Kyrie eleison*. La prière commune de l'Église, et la prière monastique en particulier, nous renvoie dans le monde avec la mission d'invoquer sur tout et sur tous la miséricorde de Dieu. Et le « monde » est déjà notre communauté, notre travail, la vie quotidienne, les hôtes du monastère, les ministères que le monastère assume à l'intérieur ou à l'extérieur de ses murs. L'important n'est pas où nous allons, mais que partout où nous sommes et quoi que nous fassions, nous portions en nous la supplication continuelle de la miséricorde de Dieu et, par conséquent, l'espérance certaine qu'elle sauve le monde entier.

Le chapitre 17 se termine avec une belle expression : « À Complies, on récitera simplement trois psaumes d'un trait, sans antienne, puis l'Hymne de cette Heure, une leçon, le verset, le *Kyrie eleison*, et par la bénédiction se fera le renvoi – *et benedictione missae fiant*" (RB 17,9-10)

A l'Office nous recevons donc la bénédiction de l'envoi en mission de miséricorde. Nous terminons la prière commune et aussi la journée – il est question ici de l'Office des Complies – avec le *Kyrie eleison* et la bénédiction, et c'est avec cette bénédiction que nous sommes mandatés, envoyés vers le monde entier, vers ce que le Pape François appelle les « périphéries » du monde, qui ne sont pas seulement des périphéries géographiques mais existentielles, spirituelles. Les périphéries sont les lieux, les cœurs qui n'ont pas encore reçu la bénédiction de la miséricorde du Père, ce sont les « pays lointains » d'où les fils de Dieu ne sont pas encore revenus, les lieux obscurs et dangereux où le bon Pasteur n'a pas encore pu retrouver les brebis perdues. Nous y sommes envoyés surtout avec la prière, avec la supplication qui mendie la miséricorde, car ces lieux se trouvent principalement dans le cœur de tous ceux et celles qui n'ont pas encore reçu la lumière du Christ. Et en fait, après les Complies nous entrons dans la nuit, dans le silence, dans la solitude où nous sommes appelés à sentir le besoin de l'humanité, son besoin de lumière et d'amour du Verbe de Dieu.

Ces lieux se trouvent aussi dans notre cœur, à la « périphérie » que notre cœur est souvent pour nous-mêmes. Parce que nous vivons distraits de sa soif de Dieu, de son besoin de recevoir la miséricorde de Dieu, de son désir d'être miséricordieux comme le Père, à son image et sa ressemblance. Saint Benoît nous fait sortir de chaque Office divin, de la prière publique et vocale, de la prière chantée à haute voix, portant en nous une prière du cœur, comme le « Pèlerin russe », un *Kyrie eleison* ! intérieur, mendiant inlassablement la miséricorde pour nous et pour tous.

Nous pouvons encore une fois nous référer à l'inépuisable parabole de l'enfant prodigue, au passage où le fils perdu redécouvre son désir du Père, le désir d'être fils, quand il « rentra en lui-même » (Lc 15,17), c'est-à-dire quand il recommença à sentir son cœur, à être conscient qu'il avait un cœur.

Quel dommage de voir que le premier souci de tant de moines et de moniales par rapport à la prière de l'Office est formel, est de le « prier bien » ou de le prier hâtivement au lieu d'y trouver la supplication continuelle du cœur, un *Kyrie eleison* continu, assoiffé de miséricorde pour nous et pour le monde ! On ne prie pas bien quand on prie bien, mais quand on prie en pauvre, quand on prie pour recevoir le don de la prière car, en réalité, « nous ne savons pas prier comme il faut », comme nous le rappelle saint Paul (Rm 8,26). Nous ne devons pas attendre de notre prière liturgique qu'elle fasse de nous ce pharisien qui « prie bien » devant tous les autres, qui est « formellement parfait », mais que nous devenions comme le publicain qui plus il prie, mieux il se rend compte de sa misère, qui ne peut plus que répéter son *Kyrie eleison* : « Mon Dieu, montre-toi favorable au pécheur que je suis ! » (Lc 18,13). Et il le fait « en se frappant la poitrine », en réveillant son cœur du sommeil, de l'insensibilité et en l'invitant à s'ouvrir à la miséricorde de Dieu. Saint Benoît aussi nous demande, là où il parle du « publicain de l'Évangile » au 12^e degré de l'humilité, de répéter « *in corde* – dans le cœur » sa supplication (cf. RB 7,65).

C'est cela notre vraie pauvreté, notre vraie obéissance, notre vraie chasteté : accepter que le noyau le plus vrai et le plus solide de notre vocation chrétienne et monastique soit le cœur mendiant, le cœur qui quémante la miséricorde du Père. Car cela était et est le Cœur de Jésus, le cœur de la Vierge Marie, le cœur de l'Église.

Notre vocation n'est pas confortable. Nous sommes toujours tentés de mettre mille autres choses au centre de notre vocation. Mais mendier la miséricorde de Dieu n'est pas une vocation triste. Marie nous fait comprendre dans son Magnificat que seul du cœur humble et mendiant peut jaillir la joie débordante de la louange de Dieu dans la certitude de l'espérance que Sa miséricorde a déjà vaincu le mal du monde. Saint Benoît nous dit que c'est justement dans cette voie que « le cœur se dilate ... avec la douceur ineffable de l'amour » (RB Prol. 49).

Mendier la miséricorde dilate effectivement notre cœur jusqu'aux périphéries de toute l'humanité, jusqu'à embrasser toute l'humanité, son besoin de salut, à la mesure sans mesure du Cœur du Christ. Et cette dilatation est la dilatation de l'amour et, par conséquence, de la joie authentique.